

# L'AIMABLE FAUBOURIEN

## JOURNAL DE LA CANAILLE



... La grande populace et la sainte canaille  
Se ruaient à l'immortalité.

Aug. BARBIER.

PARAISANT LE JEUDI ET LE DIMANCHE.

... Ce peuple qui sur l'or jonché devant ses pas,  
Vainqueur, marchait pieds nus et ne se baissait pas!  
Hégésippe MOREAU.

Bureaux, à Paris, 98, rue Saint-Jacques. — Prix d'abonnement : 6 francs par an, 3 fr. 6 mois, 1 fr. 50 centimes trois mois.

S'adresser, pour toute espèce de réclamation, au citoyen J.-B. SIMÉON, l'un des rédacteurs.

**SOMMAIRE :** Notre titre. — Au Peuple. — Les circulaires et les candidats. — Victor Hugo et la République rouge. — La candidature des sept péchés capitaux. — La réaction et la République. — Séance d'un grand conseil exécutif de mandarins en Chine. — Sollicitude de nos représentants pour le peuple. — Nous voulons bien, mais nous ne voulons pas (chanson).

### Notre titre.

Avant et après février, hier comme aujourd'hui, deux faits caractérisent la politique qui gouverne la France :

Au dedans, on cherche, suivant l'expression textuelle de Louis-Philippe, « une ressource victorieuse pour maintenir dans le devoir et la soumission la très turbulente population de Paris et ses AIMABLES FAUBOURGS... »

Au dehors, abandon de la Pologne et de l'Italie, absolument comme Louis-Philippe le promettait dans ses lettres écrites à l'Angleterre et à Nicolas.

En un mot, la France désarmée de ses idées et abdiquant son rôle sacré de libératrice...

On sait sans doute de quoi se composent cette très-turbulente population et les AIMABLES FAUBOURGS; ce qu'on appelle ainsi, c'est la France démocratique de 92 et de 1848, les penseurs et les soldats, les volontaires de la Révolution.

Aujourd'hui on n'espère plus faire cuire la Révolution dans son jus et donner des ordres impitoyables comme au beau temps de Saint-Méry et de Transnoain; mais on se flatte de diviser pour régner, c'est le mot de Tibère et du petit Thiers remis à la mode par les petits tyrans du jour. On exilera les héros de février dans les départements; on les parquera, on les abrutira dans un travail ingrat, selon le désir du philanthrope Dupin. Les plus récalcitrants iront étudier la géographie des îles Marquises...

La canaille, ne voyez-vous pas que ce n'est pas précisément cette lie de la société corrompue par la misère et l'ignorance, cette masse qui cherche à se soustraire aux atroces douleurs de notre enfer civilisé par des orgies de cabaret... Non! la canaille, c'est tout ce qui a une pensée trop profonde et un cœur trop sympathique, tous ces *Candide* qui trouvent que tout n'est pas pour le mieux dans notre République... Cette canaille-là, on ne lui pardonne pas, on ne se donne pas même la peine de la juger, on l'exile, ou on la tue!

Supposez, en attendant, que quelques-uns de ces parias s'avisent de vous exposer deux fois par semaine leur franche opinion sur les affaires de la patrie et de jouer cartes sur table...; lisez en tête de cette feuille la définition qu'Hégésippe Moreau et Barbier nous donnent de la sublime canaille, et vous aurez une idée claire et nette de notre but.

Et maintenant, en avant!

### Au Peuple.

Je comprends les grondements de ta colère et les cris rauques de ta puissante douleur, ô peuple! Les

rhéteurs et les bourgeois ne les comprennent pas et ils te calomnient! Ils ne savent pas, ils feignent d'ignorer ce que ton cœur ulcéré a amassé de fiel et d'amertume pendant ton demi-siècle de servage et de misère! Ils ne veulent pas te croire honnête, ô peuple, après t'avoir vu terrible et fort! Ils connaissent ton énergie et ils doutent de ton intelligence! Ces moncherons stupides harcèlent tes flancs amaigris, mais nerveux; ô vieux lion, si longtemps muselé, si longtemps enchaîné! ils croient t'apaiser en te jetant quelques lambeaux de phrases tricolores ou plutôt multicolores, vaillant champion, qui t'es trouvé debout à l'heure solennelle du combat, à l'heure où ils étaient couchés et cachés, eux qui voudraient t'humilier et te museler de nouveau!

Que leur as-tu donc fait, à ces ennemis du Palais-Bourbon, pour qu'ils te châtent ainsi? Est-ce pour te mettre à leur niveau qu'ils cherchent à te rapetisser, à t'étriquer de cette ignoble et honteuse façon? Est-ce pour n'entendre plus ta voix grave et forte qu'ils essayent de te baillonner?

O peuple des aimables faubourgs! toi, qui sais combien de généreux cœurs battent dans les robustes poitrines de tes enfants; combien de nobles intelligences rayonnent sous les fronts bruns de tes fils; — ô peuple, sais-tu où l'on te mène, le sais-tu? Sais-tu dans quel traquenard on veut te faire tomber? quels projets s'ourdissent dans l'ombre contre tes libertés, ô peuple héroïque des barricades? Non, tu ne le sais pas! Toi qui souffres, tu espères, comme tous ceux qui souffrent! tu comptes sur des jours meilleurs, et, calme comme la force, ferme comme le droit, tu attends l'avenir réparateur de tant de jours mauvais rêvé par tes poètes et annoncé par tes prophètes!

Tu attends! et tu délaisses ton fusil pour les instruments de travail! Ton fusil! oh! cache-le, car, aujourd'hui que la loi des suspects est décrétée, on te prendrait pour un conspirateur! Cache-le, mais pourtant ne le quitte pas de l'œil, et qu'au premier signal, il se retrouve dans tes viriles mains!

Car tes neuf cents représentants, ô peuple, te présentent une surprise à laquelle tu ne t'attends pas! La Chambre est grosse de projets de réformes et elle accouchera d'une mystification! oui, le mot est écrit, je ne le rayerai pas. La révolution de février, comme sa sœur, la révolution de juillet, est une révolution ESCAMOTÉE!

### Les Circulaires et les Candidats.

Il pleut des professions de foi de la réaction. Il en pleut de tous les caractères et de toutes les couleurs. Il y en a de bleues, de blanches, de tricolores; il y en a de naïves, de contondantes et d'insinuantes. Les naïves qui déshabillent simplement leur homme et se contentent de nous le montrer dans le simple appareil de ses talents et de sa vertu; les insinuantes, qui nous abordent avec un : *Dieu vous bénisse* et nous induisent tout doucement en tentation de jésuitisme et de contre-révolution; les contondantes qui nous attaquent *ex-abrupto*, nous prennent au collet et vont

nous mener, tout étourdi, voter à la section dont elles se tiennent à proximité.

Citoyens, méfiez-vous des fleurs de rhétorique des circulaires, de leur logique, de leurs circonlocutions et de leurs réticences; et méfiez-vous de la pose des candidats. Les candidats sont des coquettes; ils ne se produisent en public que dans la posture où leurs avantages se développent le plus et où leurs infirmités se dissimulent le mieux. S'il s'en présente un de profil, criez-lui qu'il se fasse voir de face; si de face, c'est qu'il est chauve par derrière; s'il ne se montre qu'en buste, c'est qu'il finit en queue de poisson. Voilà un économiste, le citoyen Horace Say; il fait le mort sur l'organisation du travail; demandez à ce citoyen économiste s'il prétend se contenter de vous tremper des soupes économiques à perpétuité. Voici le citoyen secrétaire général de la mairie de Paris qui se présente à vos suffrages et se déclare religieux *par sentiment*; priez ce citoyen religieux de s'expliquer un peu et craignez qu'il ne veuille s'asseoir à l'assemblée uniquement pour allumer un cierge à celui du citoyen Buchez, son bon ami. Ou plutôt que les citoyens Say, Flottard et consorts veuillent bien repasser, car ce n'est pas pour les gens qui font des circulaires qu'il faut que vous votiez, mais, au contraire, pour ceux qui n'ont pas besoin de faire des circulaires.

Nous sommes républicains socialistes, et c'est pour quoi nous voterons pour des républicains socialistes; mais, si nous ne l'étions pas, nous voterons pour eux bien davantage. Socialistes, nous voterions pour le triomphe de la plus sainte des causes; réactionnaires, nous voterions pour sauver la représentation nationale. Car la Constituante est en danger; elle est en danger du jour où en décrétant d'accusation Barbès et Albert elle a lancé mandat d'amener contre la République. Ce jour-là, elle a fait comme une maison qui s'ôterait elle-même son paratonnerre; sous prétexte qu'il attirait la foudre et sans réfléchir qu'en même temps il l'en garantissait.

### Victor Hugo et la République rouge.

Victor est un grand poète que nous aimons à lire; mais quand il se présente aux électeurs de la Seine, en écrivant dans ses circulaires qu'il y a deux républiques possibles, nous ne le comprenons plus. — M. Victor Hugo dit qu'il ne veut pas de la *république rouge*. — Il veut de la *république modérée ou tricolore*. Cette dernière est connue. C'est celle dont nous sommes censés jouir depuis le 24 février. — Et franchement, il faut avouer que le grand poète n'est pas heureux dans son choix. Sa république ne nous a donné jusqu'à présent que : crise financière, perte de crédit, abus, absence de travail, misère, coterie, intrigue, monopole, cumul, réaction insolente et sanglante. La république modérée est d'une brutalité immodérée. Elle n'a rien changé au malheureux état social dans lequel nous nous sommes anéantis pendant dix-sept ans. — Si donc la *république rouge* est autre que ce leurre de démocratie, nous la préférons. Nous ne



croions pas, avec M. Victor Hugo, que la république rouge, comme il l'appelle, soit le règne de la terreur. Nous croyons qu'elle serait la véritable souveraineté du peuple, libre, sage, laborieuse et pleine de cet amour chrétien qui dicte la fraternité aux sociétés modernes. — M. Victor Hugo, ex-pair de France sous Louis-Philippe, M. Victor Hugo, qui chanta le plus ou moins de gloire de son roi mort, Charles X, ne peut comprendre entièrement la république qui se fonde; nous le concevons si bien que, tout en admirant le grand poète, nous ne voterons pas pour le candidat.

#### Candidature des sept péchés capitaux.

Le citoyen Lepoitevin-Saint-Alme, candidat à la représentation de la Seine, représente plus véritablement à lui seul les sept péchés capitaux, que tous les héros du roman d'Eugène Sue. Pour le prouver il nous suffirait d'entrer ici dans les mille et un petits malheurs de cette existence littéraire et politique qui s'est mise à la solde de tous les partis. Contentons-nous pour le quart d'heure de dresser le catalogue des conversions et des palinodies de ce folliculaire qui s'est tourné avec amour vers chaque soleil levant.

Document à consulter par les électeurs.

LEPOITEVIN-SAINT-ALME.

1<sup>o</sup> Auteur d'un petit livre intitulé : *les Abeilles, miel impérial*; 2<sup>o</sup> ancien rédacteur en chef du *Capitole*, journal bonapartiste; 3<sup>o</sup> ancien rédacteur du *Commerce*, journal de toutes les couleurs; 4<sup>o</sup> ancien rédacteur du *Globe*, journal *nérophobe* et ministériel; 5<sup>o</sup> l'un des rédacteurs en chef du *Figaro*, c'est là son plus beau titre. — Le *Figaro*, feuille redoutable par son opposition, fut acheté par le ministère. Henri de Latouche s'en sépara à cette époque; L.-Saint-Alme se garda d'imiter son collègue; 6<sup>o</sup> ancien rédacteur des *Papillottes*; 7<sup>o</sup> *idem* des *Coulisses*, journaux de littérature d'alcôve; 8<sup>o</sup> fondateur et rédacteur en chef du *Satan* et du *Corsaire Satan*, feuilles entachées de légitimisme, boutiques de scandale; 9<sup>o</sup> présentement rédacteur-endorseur de la *Liberté*, journal des consciences larges, qui porte le grand Alexandre Dumas pour enseigne.

N. B. M. Lepoitevin-Saint-Alme chauffe sa candidature par des distributions gratuites de la *Liberté* dans les ateliers nationaux; mais il paraît que le débit de ce journal et de sa candidature baisse de jour en jour. — Il en sera donc pour ses frais.

L'Aimable Faubourien recommande essentiellement aux électeurs de la Seine la liste suivante de onze candidats à l'Assemblée nationale :

PIERRE LEROUX.  
THORÉ.  
SAVARY.  
PROUDHON.  
RASPAIL père.  
CABET.  
KERSAUSIE.  
ADAM.  
CAUSSIDIÈRE.  
DUPOTY.  
VIDAL.

#### La Réaction et la République.

La garde nationale semble décidée à n'employer d'autres syllogismes que celui dont la conclusion est une baïonnette. Elle vient encore de sortir avec cet *ultima ratio* pour argumenter contre les anarchistes, les socialistes, les communistes et autres ouvriers des ateliers nationaux, qui ne cessent de marcher contre l'Assemblée, comme chacun sait. Mais :

Ce n'était pas un loup, ce n'en était que l'ombre.

La garde nationale n'a pas l'habitude de bouger pour rien. C'est pourquoi elle s'est bravement exposée aux feux de peloton du soleil, puis s'est mise à jouer en pleine rue au bezigue et à la drogue, passe-temps guerriers qui témoignent suffisamment de ses intentions belliqueuses.

La garde nationale est un capitaine Fracasse qui s'amuse à injurier de la scène les acteurs qui se trouvent dans les coulisses, et qui a tort, car ils peuvent arriver d'un moment à l'autre et lui donner une réplique désagréable.

Nous ne savons aux pieds de qui la réaction dépose les victoires qu'elle remporte quotidiennement sur ses ennemis invisibles. Toujours est-il que, tandis qu'elle se donne des airs de triomphe, la Révolution irrésistible s'avance avec la lenteur solennelle des mouvements humains qui ont à fournir de longues étapes.

Un signe non douteux que les aspirations de cette Révolution sont immenses, c'est la rapidité avec laquelle elle use les hommes.

En trois mois, ce peuple, dont nous gourmandons pourtant l'inertie, a laissé derrière lui tous ses héros, tous ses apôtres de février et de mars; il les a mis sur les dents, puis jetés au bord de sa route, épuisés et épuisés, objets de mépris pour les uns, et pour les autres de pitié.

Ce jourd'hui la nation ne s'inquiète non plus de Ledru-Rollin et de Lamartine que de Lafayette et de son cheval blanc.

Vergniaud comparait les révolutions à Saturne. Il faut les comparer plutôt au sphinx du chemin de Thèbes; car chaque révolution pose son énigme, et dévore successivement tous ceux qui ne la devinent pas.

#### Séance d'un grand conseil exécutif de mandarins en Chine.

La scène se passe à Pékin. — La question à l'ordre du jour est celle de l'organisation du travail.

1<sup>er</sup> MANDARIN LETTRÉ (HA-DHA-GHI-HO). — Citoyens, après une révolution aussi belle que celle qui, il y a trois lunes à peine, a renversé de son trône l'infâme tyran PO-THAR, notre premier soin et notre premier devoir sont de nous occuper au plus tôt de cette classe si intéressante et si nombreuse (ici l'orateur pousse un soupir) des travailleurs, objet de notre constante sollicitude.

2<sup>e</sup> MANDARIN (CHI-KAN-HO). — Les paroles de mon honorable ami et préopinant Ha-Dha-Ghi-Ho touchent mon cœur. Je ne saurais mieux y répondre qu'en vous proposant le décret suivant, qui, j'en suis sûr, entrera parfaitement dans vos vues, en conciliant les exigences du moment avec la nécessité de l'ordre dans la République; car, vous le savez, nobles amis, sans ordre, point de commerce, et sans commerce, point de travail. (Ici les quatre autres mandarins font de la tête un signe d'assentiment.)

#### PROJET DE DÉCRET.

Le grand conseil exécutif des mandarins, prenant en considération les sublimes principes démocratiques sur lesquels repose l'avenir de la République chinoise;

Attendu, en outre, qu'il importe d'en finir avec cette vaste question de l'organisation du travail et du bien-être des travailleurs,

#### Décète :

1<sup>o</sup> Les ouvriers seront obligés d'avoir du travail, afin de subvenir à leurs besoins et à ceux de leur famille;

2<sup>o</sup> Tout ouvrier qui manquerait de travail ou de pain sera déclaré factieux et suspect;

3<sup>o</sup> Il devra sortir, dans les vingt-quatre heures, de Pékin, et se tenir toujours éloigné d'au moins deux mille myriamètres de la capitale;

4<sup>o</sup> Tout contrevenant au présent décret sera confié à la générosité de la garde nationale, qui le fusillera dans le plus court délai laissé à sa discrétion.

Tout le conseil des mandarins se lève avec enthousiasme et s'écrie :

— Bravo! bravo! ô Chi-Kan-Ho!

Le président parvient à rétablir l'ordre et donne

la parole au citoyen Gro-Dho-The-Tho, secrétaire du conseil exécutif, en lui faisant observer qu'il a voix délibérative.

Gro-Dho-The-Tho. — En ma qualité de secrétaire du conseil, et comme ayant voix délibérative, je propose que, puisque nous avons assuré du pain à la République, nous allions dîner.

LE PRÉSIDENT. — C'est cela! La séance est levée; allons dîner!

Les membres du grand conseil se précipitent dans la salle à manger, et d'une voix unanime se déclarent en permanence.

#### Sollicitude de nos représentants pour le peuple.

Ces jours-ci, l'Assemblée nationale, comprenant parfaitement la misère du peuple, la crise financière, le besoin du travail, la perte du crédit, etc., etc.;

Comprenant enfin qu'il est urgent qu'un décret social, savamment révolutionnaire, vienne nous tirer du borborygme de misère dans lequel la stupide réaction nous plonge chaque jour de plus en plus;

Comprenant enfin sa belle et noble mission;

L'Assemblée nationale a décidé, presque à l'unanimité, que.... son président, dans les cas urgents, extraordinaires, dont il reste seul juge, aurait seul le droit de commander à la force armée, ainsi qu'à la garde nationale, et cela pour la conservation.... de l'Assemblée.

Bon peuple! tu le vois, tes représentants ne pensent qu'à toi, et nullement à eux.

Ta conservation seule leur importe.

Qu'on se le dise!!

#### Nous voulons bien, mais nous ne voulons pas.

CHANSON.

Air du : *Dieu des bonnes gens.*

Puisqu'il est vrai que, même en république,  
Les intrigants sont toujours les élus,  
Nous voulons bien l'admettre sans réplique,  
Et d'équité nous ne parlerons plus.  
Nous, gens du peuple, encore pour la France,  
Nous voulons bien nous vouer au trépas;  
Mais qu'on méprise encor notre souffrance!  
Nous ne le voulons pas!

Nous voulons bien que nos chefs en délire  
Phrasent encor de filandreux discours;  
Nous voulons bien pour six mois les élire,  
Leur procurer jusqu'aux plaisirs des cours.  
Nous voulons bien que leurs tâches faciles  
Donnent accès aux somptueux repas;  
Mais qu'ils nous croient tout à fait imbéciles!  
Nous ne le voulons pas!

Nous voulons bien que le riche conserve  
L'or qui nous manque, et dont il ne fait rien;  
Nous permettons que de nous il se serve  
Pour amasser des rentes et du bien.  
Nous comprenons qu'un Crésus soit avare  
De ses trésors, et même de ses pas;  
Mais que la faim lui semble un droit bizarre!  
Nous ne le voulons pas!

Nous voulons bien qu'un bourgeois reste bête,  
Tant qu'il lui plaît, s'il s'en estime heureux.  
Nous voulons bien que sa femme en toilette  
Ne songe à rien, sinon aux amoureux.  
Nous concevons, qu'échappé de boutique,  
Il ne pourrait hanter les gens d'en bas,  
Mais qu'il se croie aussi de race antique!  
Nous ne le voulons pas!

Nous voulons bien que les nobles s'étonnent,  
Après trois jours, de perdre un de ronflant.  
Qu'ils se récrient et qu'ils se déboutonnent  
Pour exhaler un soupir désolant.  
Nous concevons que le blason soit chose  
Pour eux, ma foi, toute pleine d'appas;  
Mais qu'ils aient seuls, part à l'apothéose!  
Nous ne le voulons pas!

Que désormais nos filles désolées  
Soient par la faim un objet de plaisir;  
Que sur le bord des routes isolées  
Le pauvre, errant, doive vivre et mourir;  
Que l'orphelin qui voit sa mère en songe,  
Soit par la loi l'exilé d'ici-bas;  
Qu'un nouveau code, encor, soit un mensonge!  
Nous ne le voulons pas!

CHARLES.

L'un des Rédacteurs : J.-B. SIMÉON.

Paris. — Imprimerie d'A. Raux et C<sup>e</sup>, rue de Seine, 52.